



**Des regards croisés sur les langues de l'Orient:  
du discours du déni de Michaux au discours de la  
reconnaissance de Bouvier**

**Lahoussine EL HOUSSAINI**

5ème année des études doctorales

Centre d'Études Doctorales: Représentations et esthétiques

Laboratoire: Langue, Représentations et Esthétiques

FLSH Saïs Fès – Université Sidi Mohamed Ben Abdellah – Fès

Maroc

**Résumé :**

Beaucoup de récits viatiques européens ont établi un lien étroit entre les langues et la révélation de l'identité de leurs usagers. Cette tension transparait principalement à travers des commentaires sur les formes du dire des pays visités. Plus proches des méthodes de la linguistique historique et comparative, ces propos portent sur l'orthographe, l'histoire de la langue, les tournures, les sons, les intonations, etc. Les langues et leurs variétés observées sont alors perçues comme des marqueurs des frontières identitaires. Mais les concepts dont ils usent pour traiter de ce phénomène sont le plus souvent idéologisés. Tel est le constat du discours suprématiste tenu par un Michaux sur les langues de certains peuples asiatiques. À l'opposé de cette tendance européo-centriste, Bouvier, adopte une posture plus humble qui invite à la compréhension de l'Autre. À travers l'analyse de la perception des langues de l'Asiatique chez ces deux écrivains-voyageurs, cet article se propose d'analyser l'idéologie qui sous-tend le discours viatique européen émis sur l'Orient. Contrairement à Michaux qui tient un discours de la rupture, Bouvier tente d'installer les bases d'une intercompréhension pour préparer la possibilité d'une vraie rencontre entre l'Ouest et l'Est.

**Mots-clés :** Récit de voyage – L'Autre – Langue – Identité – Orientalisme



## Introduction

*Dire à quelqu'un : «Je possède la vérité sur toi» n'informe pas seulement sur la nature de mes connaissances, mais instaure entre nous un rapport où «je» domine et l'autre est dominé. <sup>1</sup>*

De nombreux récits de voyage occidentaux mettent en lumière l'existence d'un lien profond entre langue et identité culturelle. Ce lien se manifeste à travers des observations relevant d'une approche souvent historique ou comparative, portant sur l'orthographe, l'accent, le débit, les sonorités, les intonations ou certaines tournures grammaticales. Toutefois, ces analyses apparemment objectives dissimulent le plus souvent une posture de supériorité implicite. Comme le souligne Tzvetan Todorov, conceptualiser l'Autre revient à le réduire à un objet, et donc à le dominer : « Le concept est la première arme dans la soumission d'autrui — car il le transforme en objet <sup>2</sup> ». Cette tendance se retrouve chez Henri Michaux, dont les jugements sur certaines langues asiatiques s'inscrivent dans une logique européocentriste marquée par le mépris.

À rebours de cette attitude, des écrivains comme Nicolas Bouvier adoptent une démarche humaniste, ouverte au dialogue et à la compréhension mutuelle. Dès lors, il convient de s'interroger sur l'idéologie sous-jacente à ces discours linguistiques sur l'Asiatique. Dans un premier temps, nous verrons comment l'orientalisme linguistique contribue à forger une identité européenne par la construction d'une altérité négative. Dans un second temps, nous analyserons la manière dont Michaux prolonge cette vision en usant d'une rhétorique de la phobie et du mépris de l'Autre. Enfin, nous montrerons comment Bouvier propose un contre-discours fondé sur l'écoute et l'échange, en vue de favoriser une véritable rencontre entre Orient et Occident.

---

<sup>1</sup> TODOROV, Tzvetan, Préface à l'édition française de *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, traduit de l'américain par Catherine MALAMOUD, éd. Seuil coll. « La couleur des idées », Paris, 2005, p. 8.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.9.



## 1. Du discours philologique à l'idéologisation du rapport à l'Asiatique

Au XIX<sup>e</sup> siècle, « l'œuvre des sinologues et orientalistes forme une sorte d'entracte dans la perception européenne de l'Extrême-Orient<sup>3</sup>. » C'est en effet à cette période que les langues orientales commencent à être enseignées en Europe. Parmi les figures majeures de cette émergence, Lucie Bernier<sup>4</sup> retient Abel Rémusat (1788-1832), premier titulaire de la chaire de chinois au Collège de France, auquel succède Stanislas Julien (1799-1872). Leurs travaux contribuent à faire connaître la Chine et le Japon à travers des aperçus de leur pensée et de leur raffinement esthétique. Romans, pièces de théâtre, textes philosophiques et poèmes sont alors traduits du chinois, tandis que, dès les années 1812, quelques œuvres japonaises commencent également à paraître en traduction.

À cet égard, Isaac Titsingh<sup>5</sup>, arrivé à Deshima peu après le Dr. Thunberg, joue un rôle pionnier en traduisant pour la première fois en anglais des œuvres japonaises. Décédé à Paris en 1812 sans avoir pu publier ses manuscrits, ce n'est qu'en 1834 que ses traductions des *Annals of the Ziogoons* et des *Annals of the Dairi*, revues et éditées par Heinrich Klaproth, seront publiées en français. Quelques années plus tôt, en 1832, Julius Klaproth, orientaliste de renom, avait déjà traduit un traité de

---

<sup>3</sup> BERNIER, Lucie, « Fin de siècle et exotisme : le récit de voyage en Extrême-Orient » in *Revue de littérature*, n° 297, 2001/1, p. 43- 65, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2001-1-page-43.htm>, consulté le 10/10/2023.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Pendant sa longue carrière en Asie de l'Est, Isaac Titsingh fut un des hauts fonctionnaires de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (le *Vereenigde Oostindische Compagnie* ou *VOC*). Il fut le représentant officiel exclusif de la VOC auprès du *Shugun* de l'ère Tokugawa au Japon (1699-1784). Il voyagea deux fois jusqu'à Edo pour conseiller le Shogun et les hauts fonctionnaires du *bakufu*. Plus tard, il fut Gouverneur-Général de la VOC à Chinsura au Bengale (1785-1792). Titsingh y a travaillé avec Charles Cornwallis, qui était alors le gouverneur général de la Compagnie des Indes orientales (*East India Company*). Titsingh devint ensuite l'un des administrateurs de la VOC à Batavia 1793-1794) aujourd'hui Djakarta (Indonésie) alors sous domination hollandaise (Indes orientales néerlandaises). En 1795, Titsingh représenta la Hollande et les intérêts de la VOC en Chine, où sa délégation fut accueillie à la cour de l'empereur Qianlong à Pékin. Titsingh se retira en Angleterre et en France.



géographie ainsi qu'un ouvrage scientifique sur la langue japonaise intitulé *Asia Polyglotta*<sup>6</sup>.

Mais les discours sur les langues de l'Orient et de l'Extrême-Orient, ont souvent servi de vecteurs à des positions idéologiques ethnocentriques, comme en témoigne l'essai *De l'origine du langage* publié par Ernest Renan en 1848. Imprégné de la centralité de l'Europe, Renan attribue une supériorité décisive aux langues indo-européennes — notamment au grec et au latin — en raison, selon lui, de leur capacité exceptionnelle à formuler une pensée philosophique. Il en déduit implicitement que les peuples extérieurs à cet espace linguistique seraient dépourvus de cette aptitude intellectuelle.

Cette vision dépréciative ne se limite pas au jugement des langues non issues du sanskrit ; elle s'étend à l'ensemble des formes de pensée non européennes, notamment aux religions asiatiques. Une telle posture, déjà largement répandue dans l'histoire intellectuelle européenne, sera reprise, au XXe siècle, par Henri Michaux. À la suite de son voyage en Inde dans les années 1930, il ne semble trouver de valeur que dans le sanskrit, ignorant ou dénigrant le reste de la diversité linguistique et culturelle du sous-continent indien :

*Le sanscrit, la langue la plus enchaînée du monde, la plus largement embrassante, indubitablement la plus belle création de l'esprit indien, langue panoramique, admirable aussi à entendre, contemplative, induisant à la contemplation, une langue de raisonneurs, flexible, sensible et attentive, prévoyante, grouillante de cas et de déclinaisons.*<sup>7</sup>

Ce type de jugement, révélateur de l'ethnocentrisme de l'intellectuel européen, avait déjà été formulé au XVIIIe siècle, notamment par le naturaliste et voyageur allemand Engelbert Kaempfer (1651–1716). Médecin au service de la Compagnie

---

<sup>6</sup> Voir : KLAPROTH, Julius, *Asia polyglotta ou Classification des peuples de l'Asie d'après leurs langues*, J. M. Eberhart, Paris, 1823. Livre disponible sur : <https://ia800304.us.archive.org/30/items/asiapolyglotta01klapgoog/asiapolyglotta01klapgoog.pdf>, consulté le 10/04/2025.

<sup>7</sup> MICHAUX, Henri, *Un barbare en Asie, Œuvres complètes*, t.1, éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1998, p. 293.



néerlandaise des Indes orientales, Kaempfer parcourt le Siam, la Chine et le Japon, et à l'issue de son séjour nippon, il dénigre ouvertement le shintoïsme qu'il considère comme un système religieux dénué de toute rationalité. Dans sa *Chronique japonaise*, Bouvier rapporte que Kaempfer avait écrit dans son *Histoire du Japon* que « le système tout entier des dieux du Shinto est un tissu si ridicule de fables monstrueuses et inacceptables<sup>8</sup> ». Ernest Renan dénigre à son tour la culture chinoise qu'il réduit à un ensemble de pratiques et de croyances indignes, selon lui, d'une véritable pensée philosophique :

*Or, pour ne parler ici que de la Chine dont la langue et la civilisation nous sont mieux connues, la langue chinoise, avec sa structure inorganique et incomplète, n'est-elle pas l'image de la sécheresse d'esprit et de cœur qui caractérise la race chinoise ? Suffisante pour les besoins de la vie, pour la technique des arts manuels, pour une littérature légère de petit aloi, pour une philosophie qui n'est que l'expression souvent fine, mais jamais élevée, du bon sens pratique, la langue chinoise excluait toute philosophie, toute science, toute religion, dans le sens où nous entendons ces mots.*<sup>9</sup> (Nous soulignons<sup>10</sup>)

Dans *Un Barbare en Asie*, Michaux projette un regard similaire sur certaines langues orientales. Dans l'une de ses digressions, il reproche à la langue arabe d'être un pur reflet d'une supposée essence barbare de ses locuteurs :

*La langue arabe est une pompe aspirante et foulante, elle contient des h d'aller et retour, que seuls la rogne et le désir de refouler l'adversaire et ses propres tentations ont pu inventer.*

*Son écriture est une flèche. Tous les alphabets se composent d'une lettre occupant une superficie soit par des traits qui se coupent (chinois), soit des traits enveloppants (l'hébreu, le sanscrit, le mexicain, etc.). **L'écriture arabe, elle, n'est***

---

<sup>8</sup> BOUVIER, Nicolas, *Chronique japonaise, Œuvres*, éd. Gallimard, « Quarto », Paris, 2004, p. 506.

<sup>9</sup> RENAN, Ernest, *De l'origine du langage*, éd. Michel Lévy, Paris, 1864, p. 98.

<sup>10</sup> Dorénavant, nous écrirons en gras tous les énoncés jugés importants pour les mettre en exergue.



*qu'un trajet, une ligne faite de lignes. Dans l'écriture ornée, elle va toutes flèches bien droites, que de temps à autre un accent traverse et sabre.*<sup>11</sup>

S'agirait-il alors d'une simple description d'un exotisme linguistique ou, plus profondément, de l'aveu d'une phobie ancestrale envers le voisin arabe ? À travers le champ sémantique qu'il mobilise, Michaux semble faire de la langue arabe et de son alphabet le miroir d'un esprit prétendument belliqueux et conquérant. Les expressions qu'il emploie — telles que « pompe aspirante et foulante », « refouler l'adversaire », ou encore « occupant une superficie » — convoquent dans l'imaginaire du lecteur occidental l'image d'une horde menaçante, prête à l'assaut et à la destruction.

Cette impression se renforce avec la mention insistante du son « h », dont l'homophonie évoque les « haches » du bûcheron, armes primitives que brandirait le barbare pour fendre les crânes autant que le bois. L'évocation de mots comme « flèche », « flèches bien droites », « traits qui coupent » ou encore « sabre » participe de cette même isotopie guerrière, dessinant une langue réduite à un arsenal d'attaques barbares.

Ainsi, de même que Renan voyait dans la langue chinoise « l'image de la sécheresse d'esprit et de cœur » censée caractériser la « race chinoise », Michaux semble projeter sur la langue arabe une essence agressive, en lien avec une supposée dureté intrinsèque des peuples du désert :

*Un jardin arabe est une leçon d'austérité. Une rigueur glacée.*

*Le désert est la nature de l'Arabe, et toute autre nature est sale, antinoble et dérange son esprit. Pas de peinture, pas de fleurs. « Du laisser aller, tout ça. »*<sup>12</sup>

Sans limiter cette supposée essence sauvage aux Arabes, Michaux l'étend aux Turcs dont la rudesse serait, selon lui, perceptible à travers l'harmonie imitative des occlusives vélaires [k] qui évoqueraient une forme de dureté brute :

---

<sup>11</sup> MICHAUX, Henri, *Un barbare en Asie, Œuvres complètes, op.cit.*, p.304.

<sup>12</sup> *Ibid.*



*L'Arabe, si violent en son langage érupté, l'Arabe dur et fanatique, le Turc conquérant et cruel, sont aussi des gens à parfums nauséabonds, confiture de roses et loukoum.*<sup>13</sup>

Michaux semble se rappeler qu'« à partir de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, [les Turcs] **se sont attaqués d'abord aux provinces byzantines d'Asie Mineure puis, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, à la partie européenne de l'Empire byzantin avant d'entreprendre la conquête des Balkans** <sup>14</sup> » et de s'emparer définitivement de Constantinople en 1453. Ce souvenir historique semble nourrir un ressentiment tenace envers les Arabes et les Turcs, qui culmine lorsque Michaux évoque leur prétendue odeur nauséabonde — comme s'il cherchait à susciter à leur égard non seulement la crainte, mais aussi le dégoût.

On peut ainsi constater qu'en 1933, date de publication d'*Un Barbare en Asie*, Michaux semble encore porter les stigmates d'une phobie historique à l'égard du monde musulman, et plus particulièrement du monde arabe — une peur profondément enracinée dans l'imaginaire européen. Cette méfiance, loin d'avoir disparu, ressurgit périodiquement sous d'autres formes, notamment à travers certaines campagnes médiatiques dirigées actuellement contre les immigrés.

Refont alors surface les vieux stéréotypes qui, aujourd'hui encore, continuent d'agir en profondeur. Jean Boucher, au XVII<sup>e</sup> siècle, en est un exemple éloquent : non seulement il formulait un jugement moral tranché à l'égard des Arabes, mais il allait jusqu'à ériger l'Arabe en incarnation d'une « extrême altérité<sup>15</sup> » — ce que résume Régis Debray en affirmant que « pour exister, l'Occident a besoin

---

<sup>13</sup> MICHAUX, Henri, *Un barbare en Asie*, *op.cit.*, p. 295.

<sup>14</sup> BOGDAN, Henry, « Histoire : Les Turcs ottomans à l'assaut de l'Europe » in *Theatrum Belli*, article généré le 27 janvier 2019, [en ligne] <https://theatrum-belli.com/histoire-les-turcs-ottomans-a-lassaut-de-leurope/>, consulté le 10/04/2025. (Henry BOGDAN est spécialiste de l'Europe centrale et de l'Est et des problèmes des minorités nationales, agrégé d'histoire et diplômé des Langues'O. Il enseigne à l'EMSST et au Centre d'études européennes de l'université Paris-Est-Marne-la-Vallée.)

<sup>15</sup> GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine, « Arabe et Arabie : enquête sur les récits des pèlerins à Jérusalem (1550- 1615) » in HEYNDELS, Ralph (dir.), *Les Écrivains français et le monde arabe, Travaux de Littérature*, ADIREL, n° 23, Droz/ADIREL, Genève, 2010, p.68.



d'épouvantails<sup>16</sup> ». L'exemple qui suit illustre bien cette posture d'hostilité latente que l'homme occidental nourrit envers l'étranger en général, et envers l'Arabe en particulier :

*Les Arabes sont une nation, lesquels mesmes font guerre aux Turcs, et habitent és montaignes dans des cavernes, comme volleurs nommez bandouillers, là où ils ne peuvent estre attrapez : ils vivent comme bestes, sans aucune humanité, nuds en partie [...]. J'ai été plusieurs fois en Béthanie<sup>17</sup>, mais jamais sans crainte et frayeurs à cause des Arabes, lesquels, à imitation de Satan leur maître ne font que courir et rôder ça et là, cherchant quelqu'un pour le dévorer.*<sup>18</sup>

Ainsi, le discours occidental sur l'Orient se rend profondément chargé d'enjeux idéologiques au sens où il tend à effacer l'Autre en le réduisant à une figure du sauvage, indigne d'appartenir pleinement à l'humanité. Henri Michaux prolonge cette dynamique de disqualification en s'attaquant, de manière particulièrement virulente, non seulement à la figure de l'Arabe, mais également à l'esthétique de l'architecture mauresque, qu'il réduit à une ornementation insignifiante :

*N'auriez-vous même vu que l'Alcazar de Grenade, vous pourriez déjà connaître ce goût du petit plaisir chatouilleux que les Arabes ont mis dans l'architecture, ces arabesques agaçantes, ni en dedans ni en dehors du mur, rigoureuses et compliquées et jamais abandonnées ; dehors un jardin hermétique et comme glacé avec de rares géométries de verdure, un petit rectangle d'eau plate, sans profondeur, et un petit*

---

<sup>16</sup> DEBRAY, Régis, « Pour exister l'Occident a besoin d'épouvantails » in *Revue internationale et stratégique*, 2009/3, n°75, pages 87 à 92. [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-internationale-et-strategique-2009-3-page-87.htm>, consulté le 10/04/2025.

<sup>17</sup> Béthanie (de l'hébreu Beth-Ananiah) est un village de Judée où habitent les proches de Jésus, Marthe, Marie et Lazare. L'Évangile selon Jean le situe à « quinze stades » de Jérusalem. (Jn 11:18). C'est à Béthanie que se déroulent la résurrection de Lazare, la réception de Jésus par Simon le Lépreux et l'onction à Béthanie.

<sup>18</sup> BOUCHER, Jean, *Le bouquet sacré des plus belles fleurs de la Terre Sainte*, Caen, Jacques Mangeant, 1621, dans GÉRAUD-GOMEZ, Marie-Christine, « Arabe et Arabie : enquête sur les récits des pèlerins à Jérusalem (1550- 1615) » HEYNDELS, Ralph (dir.), *Les Écrivains français et le monde arabe, Travaux de Littérature*, Droz/ADIREL, n°23, Genève, 2010, p. 68.



*jet comme un fil, mais haut et qui retombe avec un bruit mesquin, secret et exténué. Et dans le tout une impression, on ne sait pourquoi, de courant d'air.*<sup>19</sup>

Comme on peut l'observer, une véritable phobie de l'Oriental traverse l'œuvre de Michaux, dissimulée derrière une isotopie de la petitesse, destinée à rapetisser symboliquement l'Arabe afin de mieux l'écraser, voire l'anéantir. Cette stratégie de réduction n'est pas isolée : elle s'inscrit dans un climat idéologique plus large marqué, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, par la montée d'une phobie collective face à une présumé menace de l'Extrême-Orient. Cette angoisse se cristallise dans l'invention du terme « Péril jaune » qui s'impose en France dès 1895, à la suite de la publication dans *Le Monde illustré* d'un dessin allégorique allemand intitulé *Die Gelbe Gefahr*<sup>20</sup>. L'expression condense alors une série de discours catastrophistes prophétisant une inversion des rapports de domination : les peuples asiatiques finiraient par supplanter les Européens et gouverner le monde.

Cette peur ressurgira des décennies plus tard sous une autre forme, dans l'ouvrage du diplomate et écrivain Alain Peyrefitte, *Quand la Chine s'éveillera... le monde tremblera*<sup>21</sup> (1973), qui réactive cette vieille hantise d'un Orient conquérant. Or, cette injonction à ne pas laisser la Chine s'éveiller contraste radicalement avec l'appel poétique formulé par Victor Segalen dans *Équipée : Voyage au Pays du Réel*, où le réveil de la Chine n'est plus appréhendé comme une menace, mais comme un espoir d'altérité féconde.

D'autres intellectuels européens, sans doute animés par un sentiment de culpabilité postcoloniale, adoptent un discours plus nuancé. À leurs yeux, cette phobie de l'Orient relèverait avant tout d'une profonde ignorance que l'Europe a longtemps entretenue à l'égard de l'Asie. Pour tenter de dépasser cette crise de conscience, ils s'efforcent de recontextualiser cette hostilité, en l'attribuant aux

<sup>19</sup> MICHAUX, Henri, *Un barbare en Asie, Œuvres complètes*, t.1, *op.cit.* p.295.

<sup>20</sup> **RADIOFRANCE**, « Pourquoi ne parle-t-on plus du "péril jaune" ? », *Le Pourquoi du comment : Histoire*, France Culture, émission du **mardi 22 mars 2022**. [En ligne] : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-histoire/pourquoi-ne-parle-t-on-plus-du-peril-jaune-4907098> ; (consultée le 13/07/2025).

<sup>21</sup> PEYREFITTE, Alain, *Quand la Chine s'éveillera ...le monde tremblera*, éd. Fayard, Paris, 1973.



méconnaissances structurelles d'une époque coloniale désormais considérée comme révolue. C'est dans cette perspective que s'inscrit Jacques Gernet lorsqu'il affirme que « ce mépris est bien de son époque », soulignant qu'« on connaissait alors bien peu de choses de la Chine et l'expansion coloniale européenne incitait à considérer les peuples soumis avec un profond dédain<sup>22</sup> ». Ce constat ouvre la voie à une tentative de réconciliation entre l'Occident et l'Orient, fondée sur une reconnaissance critique des mécanismes idéologiques du passé.

Dans ce sillage, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Nicolas Bouvier s'empare de cette incompréhension persistante entre les cultures pour relancer la réflexion sur la possibilité d'une véritable rencontre entre l'Occident et l'Orient. Ce faisant, il conteste implicitement les prédictions pessimistes de Rudyard Kipling qui, dans son célèbre poème *La Ballade de l'Est et de l'Ouest* (1889), affirmait : « L'Est est l'Est, et l'Ouest est l'Ouest, et jamais ils ne se rencontreront<sup>23</sup>. » Or, à la fin de sa *Chronique japonaise*, dans un « Adieu » adressé au Japon depuis Kyoto en avril 1966, Bouvier oppose à cette vision binaire une expérience plus intime et réconciliée : « Voilà trois mois que je revis seul ici dans une maison où, contrairement aux prophéties de Kipling, l'Est rencontre l'Ouest<sup>24</sup>. » Par cette déclaration, il réaffirme la possibilité d'un dialogue fécond entre les mondes, fondé sur la patience, l'écoute et l'altérité vécue.

## 2. L'exotisme linguistique au regard de la vision orientaliste de Michaux

L'attention portée à la langue de l'Autre ainsi que sa compréhension en contexte sont des aptitudes essentielles pour tout voyageur digne de ce nom. Dans le

---

<sup>22</sup> GERNET, Jacques, « Logique du discours et logique combinatoire » in *Études chinoises*, n°22, 2003. pp. 19-46; doi : <https://doi.org/10.3406/etchi.2003.1323> [https://www.persee.fr/doc/etchi\\_0755-5857\\_2003\\_num\\_22\\_1\\_1323](https://www.persee.fr/doc/etchi_0755-5857_2003_num_22_1_1323); mis en ligne le 08/11/2019 . Consulté le 10/04/2025.

<sup>23</sup> KIPLING, Rudyard, *La Ballade de l'Est et de l'Ouest*, in *Ballades de la caserne*, trad. Louis Fabulet et Robert d'Humières, Paris, Mercure de France, 1922, p. 1.

<sup>24</sup> BOUVIER, Nicolas, *Chronique japonaise*, *Œuvres, op.cit.*, p. 667.



préambule de son *Voyage en Hollande*<sup>25</sup>, Denis Diderot insiste sur ces exigences en formulant des vœux précis à l'égard du futur voyageur :

*Que l'histoire de son pays lui soit familière. Les hommes qu'il questionnera sur leurs contrées l'interrogeront sur la sienne, et il serait honteux qu'il ne pût leur répondre. [...] Que la langue du pays ne lui soit pas tout-à-fait inconnue; s'il ne la parle pas, du moins qu'il l'entende. [...] L'esprit d'observation est rare; quand on l'a reçu de la nature, il est encore facile de se tromper par précipitation. Le sang-froid et l'impartialité sont presque aussi nécessaires au voyageur qu'à l'historien.*<sup>26</sup>

Par cette recommandation, les encyclopédistes rappellent que l'observation rigoureuse, la maîtrise linguistique et l'impartialité sont les conditions minimales d'un témoignage fidèle. Le récit de voyage se doit, selon cette perspective, de tendre vers une restitution véridique du réel. Mais peut-on réellement attendre du voyageur qu'il demeure impartial face à l'altérité, en particulier lorsqu'il s'agit de rendre compte de la langue de l'Autre, de ses formes d'expression et de ses systèmes symboliques ? N'est-il pas inévitable que son regard soit filtré par ses propres référents culturels, sa sensibilité et ses préjugés — parfois inconscients ? Cette interrogation remet en question la prétention à une neutralité absolue dans toute entreprise viatique.

En effet, le regard que Michaux porte sur les langues et les systèmes de signes de l'Asie est fréquemment traversé par une forme de violence symbolique, empreinte d'un profond mépris. Certes, lorsqu'il aborde l'Asie, c'est en sémiologue, projeté dans ce qu'il conçoit comme un empire des signes. À propos de l'Inde, il observe ainsi : « C'est le signe que des gens prient (sauf les derniers des misérables, chacun a

---

<sup>25</sup> Cet ouvrage est composé d'un ensemble de notes de voyage que Denis Diderot a rassemblées à propos des Provinces-Unies, lors des séjours qu'il y fit en 1773 et 1774. Ce texte paraîtra par épisodes dans la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* de 1780 à 1782.

<sup>26</sup> DIDEROT, Denis, *Voyage de Hollande* dans *Œuvres inédites de Diderot*, Paris, J.L.J. Brière Libraire, 1821, p. 151-152, [en ligne] <http://books.google.ca/books?id=P6cGAAAAOAAJ&pg=PPII&dg=Denis+Diderot,+Voyage+de+Hollande+dans+Œuvres+inédites+de+Diderot,+Paris,+J.L.J.+Brière+L+ibraire,+1821&hl=fr&ei=vB LTOTMEoW810e> ; consulté le 10/04/2025.



sa pagode, en pierres, en bois, en bambous couverts de feuilles)<sup>27</sup>. » De même, il qualifie l'écriture chinoise de « langue d'entrepreneurs, un ensemble de signes d'atelier<sup>28</sup> », réduisant l'un des systèmes scripturaux les plus complexes à une pure fonctionnalité artisanale.

Toutefois, cette tentative de description se mue rapidement en une lecture herméneutique largement subjective, comme l'indique explicitement Michaux lorsqu'il affirme : « En Inde, rien à voir, tout à interpréter<sup>29</sup>. » C'est précisément dans cette posture interprétative que s'insinue une vision idéologique marquée, où l'Autre, en particulier l'Asiatique, est appréhendé à travers un prisme de projections culturelles et de jugements implicites. Il conviendra dès lors de mettre au jour les mécanismes discursifs qui structurent cette vision, et d'en interroger les présupposés idéologiques.

Dans *Un Barbare en Asie*, Henri Michaux opère un premier croisement entre les multiples identités cohabitant sur le territoire indien. Il confronte, avec un regard souvent ironique voire acerbe, les rapports entre les communautés présentes, en particulier les Hindous et les Anglais. Ce qui retient son attention, c'est le mépris réciproque que ces deux groupes manifestent l'un envers l'autre, chacun jugeant l'Autre selon ses propres critères culturels et moraux. En observateur occidental, Michaux note d'abord, avec une certaine condescendance, que les Hindous s'arrêtent à tout moment, n'importe où, au gré de leurs envies, comme s'ils obéissaient davantage à l'impulsion qu'à une logique de rationalité ou d'organisation :

*S'asseyant où ça leur plaît ; fatigués de porter un panier, le déposant à terre et s'y vautrant, [...] assis partout sauf où on s'y attend, [...] tenant une conversation **entre** les fleurs des parcs, ou **juste à côté** ou **CONTRE** un banc [...] Ah, ces pelouses dévastées de Calcutta ! Pas un Anglais ne regarde ce gazon sans frémir intérieurement.*<sup>30</sup>

<sup>27</sup> MICHAUX, Henri, *Un barbare en Asie, Œuvres complètes*, t.1, *op.cit.*, p. 291.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.356.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 284.



Dès les premières pages, Michaux dresse un tableau animé de l'Inde peuplé de figures presque mutiques, où les corps remplacent la parole. Les gestes, les postures, les attitudes composent une forme de langage silencieux, un théâtre muet dont l'étrangeté provoque d'emblée le rire du « barbare » belge fraîchement débarqué en Asie. Ce simple coup d'œil inaugural traduit l'ampleur du malentendu culturel qui s'installe entre le regardeur occidental et le monde qu'il découvre.

Le ton humoristique, souvent teinté d'ironie cruelle, se manifeste à travers des descriptions volontairement outrées et des expressions péjoratives. Ainsi, le verbe *se vautrer*, employé à propos des Indiens, suggère une animalité implicite, renforcée par l'omniprésence des vaches, perçues comme emblématiques du chaos du monde indien. De même, la scène où certains tiennent « une conversation entre les fleurs des parcs » est lue par Michaux comme une entorse aux convenances sociales que valorise l'Occident, mettant en lumière un contraste entre décontraction orientale et rigueur européenne.

En mentionnant avec une pointe d'ironie la réaction outrée des Anglais face aux pelouses piétinées, Michaux souligne les écarts culturels et les tensions de perception entre colonisateurs et colonisés. Progressivement, son regard glisse de l'observation des corps vers une interprétation plus vaste des discours symboliques et des imaginaires culturels qu'ils véhiculent.

Ainsi, sous couvert d'un simple étonnement, le récit viatique de Michaux rapporte le jugement des Hindous sur la langue anglaise, mais dans un jeu d'énonciation marqué par l'ambiguïté. Inscrits dans une dynamique polyphonique, ces propos relèvent souvent du discours indirect libre, permettant au narrateur de relayer des voix étrangères tout en les colorant de son propre ton satirique, notamment lorsqu'il s'agit de moquer la langue des colonisateurs :

*La langue tamoule est composée de mots ayant en moyenne six syllabes. Plusieurs en ont quatorze. Moins de quatre syllabes, ce n'est plus un mot mais un détrit. La langue anglaise leur paraît une ruine. **Qu'est-ce que c'est que toutes ces petites bulles sans objet, appelées préposition, article, etc. ?**<sup>31</sup>*

---

<sup>31</sup> *Ibid.*



Ce passage illustre bien la manière dont la langue devient un lieu de confrontation symbolique. À travers ces remarques, Michaux prolonge sa critique de l'empire britannique, tout en ouvrant un espace de réflexion plus vaste sur les représentations croisées entre l'Oriental et l'Occidental.

La langue, dès lors, ne se réduit plus à un simple outil de communication : elle devient le vecteur d'un imaginaire collectif, le miroir dans lequel chaque culture projette sa propre vision du monde et de l'altérité. Comparer sa langue à celle de l'Autre engage toujours un rapport identitaire : c'est non seulement la langue étrangère qui est évaluée, mais également celle du locuteur, dans un effet de retour réflexif. Lorsque le voyageur, l'autochtone ou le colon s'interrogent sur la langue de l'Autre, ils s'exposent, en creux, à une mise en question de leur propre langue — et, à travers elle, de leur rapport à soi et au monde.

Ce phénomène étonnant se manifeste à nouveau chez Michaux dans un autre passage où, adoptant une posture de narrateur en retrait, il commente en voix off les jugements des Hindous sur les Anglais — avant de réaffirmer subrepticement sa propre appartenance européenne. Le passage s'ouvre sur une déclaration faussement neutre : « L'Anglais se lave fort régulièrement<sup>32</sup>. » Derrière cette assertion apparemment anodine se cache une ironie mordante, rendue d'autant plus efficace par l'emploi du singulier généralisant — *l'Anglais* — qui essentialise le sujet en le rapprochant moins d'un individu ou d'un peuple que d'un type ou d'une espèce. L'effet comique naît de ce décalage lexical qui anthropologise le stéréotype jusqu'à l'absurde.

Suit une série de remarques attribuées aux Hindous, où la figure de l'Anglais devient paradoxalement celle de l'impur : « Néanmoins il [l'Anglais] est pour l'Hindou l'image de la souillure et de l'immonde. L'Hindou songe difficilement à lui sans vomir<sup>33</sup>. » Ce renversement des codes de la propreté — où l'Européen, réputé pour son hygiène, devient aux yeux de l'Hindou un être repoussant révèle la relativité culturelle des perceptions, mais aussi leur charge symbolique. Il ne s'agit

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 296.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 296.



pas seulement d'une différence d'habitudes, mais d'un jugement profondément ancré dans une logique d'altérisation.

Ce type de regard n'est d'ailleurs pas isolé. Nicolas Bouvier, dans *Chronique japonaise*, évoque un phénomène similaire en rapportant le culte extrême de la propreté du Japonais, connu pour « être très soigneux de sa personne<sup>34</sup> ». Il souligne que l'étranger — depuis l'arrivée des premiers Portugais et Hollandais au Japon — traîne derrière lui une réputation d'être « un fameux malpropre qu'on suit sans peine à l'odeur<sup>35</sup> », en dépit de son apparente propreté corporelle. Ainsi, le sentiment d'impureté attribué à l'Occidental par l'Oriental, qu'il soit hindou ou japonais, interroge la construction de l'altérité non seulement sur le plan linguistique, mais aussi sur le plan sensoriel, affectif et symbolique.

Dans cet échange d'anathèmes projetés sur l'Autre, Michaux brouille délibérément les frontières entre l'humain et l'animal, allant jusqu'à les confondre dans une forme de dérision généralisée. Ainsi, il assimile les vaches et les éléphants — qu'il qualifie de « bêtes sans élan » — à « des notaires », par une métaphore dépréciative qui suggère la lourdeur, l'inertie, voire une certaine médiocrité bourgeoise. Cette analogie se prolonge dans sa perception de la langue *hindi*, à laquelle il transfère cette même pesanteur zoologique. Il va jusqu'à qualifier l'hindi de « langue des vaches », en raison de ses sonorités lentes, traînantes et de son apparente absence de vigueur expressive :

*Et à propos de l'élan, j'ai quelque chose à dire. La première fois que je me rendis au théâtre hindoustani, je manquai de pleurer de rage et de déception. J'étais en pleine « province ». Tel était l'effet produit sur moi de façon surprenante par l'hindi, cette langue aux mots béats prononcés avec une bonasserie paysanne et lente, énormément de voyelles bien épaisses, des â et ô, avec une sorte de vibration ronflée et lourde, ou contemplativement traînarde et dégoûtée, des î et surtout des ê, une lettre d'un niais ! un vrai bê de vache.*

---

<sup>34</sup> BOUVIER, Nicolas, *Chronique japonaise*, Œuvres, op.cit., p.584.

<sup>35</sup> *Ibid.*



*Le tout enveloppé, écœurant, confortable, eunuchoïde<sup>36</sup>, satisfait, dépourvu du sens du ridicule.<sup>37</sup>*

Dans ce passage, la langue devient le vecteur d'une animalisation symbolique. La lenteur et la monotonie, initialement associées à la gestuelle des corps, sont désormais projetées sur le plan linguistique, conférant au *hindi* une identité perçue comme atone, inerte et risible. À travers cette vision, Michaux reconduit une forme de hiérarchisation esthétique et culturelle des idiomes. Toutefois, il opère un léger infléchissement lorsqu'il évoque le *bengali*. Contrairement au *hindi* qu'il caricature comme une langue bovine, le bengali bénéficie d'une description empreinte d'un certain respect : « Le *bengali* a plus de chant, une pente, le ton d'une douce remontrance, de la bonhomie et de la suavité, des voyelles succulentes et une espèce d'encens<sup>38</sup>. »

Ce contraste souligne une hiérarchisation interne des langues indiennes, Michaux se montrant plus indulgent envers celles dont l'euphonie flatte davantage ses propres critères esthétiques. Néanmoins, cette différenciation n'éclipse pas l'effet global d'exotisation qui traverse l'ensemble du récit : à travers ces descriptions, l'écrivain construit pour le lecteur occidental un tableau hautement pittoresque, où la diversité des langues et des corps devient le prétexte à une mise en scène de l'Altérité radicale.

Cette exotisation du Divers se manifeste de manière particulièrement nette dans la description de Michaux des Indiens du Sud, les Dravidiens : ils ont les traits physiques et comportementaux qui déjouent les représentations stéréotypées que l'Européen se fait habituellement des Hindous. Petits, vifs, parfois colériques, ils échappent aux images de passivité et de sérénité traditionnellement associées à l'Inde. Leur altérité radicale se marque d'abord sur le plan physiologique, à travers la couleur de peau : « la peau devient foncée, [si bien qu']on a affaire à des presque noirs<sup>39</sup> », mais aussi sur le plan vestimentaire, où « le rose disparaît et fait place au

---

<sup>36</sup> Langue dont le timbre de voix rappelle celui des castrats, des eunuques.

<sup>37</sup> MICHAUX, Henri, *Un Barbare en Asie, Œuvres complètes, t.1, op.cit., p. 286-287.*

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.287.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 341.



rouge, au vert foncé, au violet<sup>40</sup> ». Ces changements de teinte traduisent aux yeux de Michaux une rupture visuelle et symbolique qui renforce l'effet d'étrangeté.

Mais cette singularité se prolonge dans la langue, perçue comme un indice déterminant de la particularité identitaire. Contrairement aux idiomes du Nord, caractérisés par « les gros â, ô, ê », les langues dravidiennes, comme le *malayalam* ou le *tamoul*, privilégient les consonnes redoublées et les structures phonétiques plus dures, voire abruptes :

*Les gros â, ô, ê, des langues du Nord, disparaissent, tout se mouille en consonnes dans le malayalam, ou s'arc-boute en consonnes redoublées dans le tamoul (le tamoul, langue aussi ancienne que le sanscrit, et n'ayant rien de commun avec celui-ci). Les gens cessent ici d'être « importants ». Ils vous regardent d'un regard sans conséquence.*<sup>41</sup>

Ce changement phonologique s'accompagne d'une modification dans la posture corporelle et le rapport à autrui. Aux attitudes hiératiques et distantes des habitants du Nord se substitue une forme de dédramatisation du regard, presque désinvolte, qui déconcerte le voyageur européen.

Cependant, si Michaux se montre souvent sévère, voire méprisant, à l'égard de certaines langues orientales — à commencer par le *hindi* — il développe une véritable fascination pour la langue chinoise, qu'il érige en modèle esthétique et spirituel. En cela, il se distingue radicalement d'un Ernest Renan, pour qui la langue chinoise qui « excluait toute philosophie<sup>42</sup> ». Michaux, au contraire, en fait l'un des pivots de sa rencontre intérieure avec l'Orient. Dans un entretien avec le poète François Cheng, le voyageur belge confie avoir abordé la Chine non à la recherche d'un exotisme pittoresque, mais mû par une nécessité intime : « La Chine, la beauté, la culture... Il me semblait que tout par elles m'était révélé. Tout et moi-même. Depuis, je regarde d'un autre œil<sup>43</sup>. »

---

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> RENAN, Ernest, *De l'origine du langage*, *op.cit.* p. 98.

<sup>43</sup> MICHAUX, Henri, *Passages*, Gallimard, 1988, p. 58.



Et Michaux d'ajouter que ce qu'il y a trouvé, ce ne sont pas des sujets, mais une manière nouvelle de voir le monde, et surtout un *langage nouveau*. Cette révélation fonde l'enthousiasme de Michaux pour le chinois parlé, auquel il consacre un éloge explicite : « Mais il y a un charme, non pas plus grand, mais plus constant peut-être, c'est la langue chinoise parlée<sup>44</sup>. » Ainsi, à rebours de ses jugements dépréciatifs sur certaines langues de l'Inde, la langue chinoise représente pour lui un lieu d'éveil, de clarté et de transformation intérieure. Elle incarne, non plus un objet d'étrangeté, mais une voie d'accès à soi et à l'univers.

S'inspirant des procédés de la linguistique historique et comparative, Michaux dresse un portrait valorisant de la langue chinoise en la distinguant nettement des autres idiomes, qu'il juge sévèrement. Il identifie chez ces dernières trois défauts majeurs : une propension à la pédanterie, une cocasserie répétitive qui prête à rire, et une rigidité fonctionnelle apparentée à un usage militaire. Il s'exprime en ces termes :

*Comparées à cette langue, les autres sont pédantes, affligées de mille ridicules, d'une cocasserie monotone à faire pouffer, des langues de militaires. Voilà ce qu'elles sont.*<sup>45</sup>

À cette critique formulée en creux, succède un éloge explicite de la langue chinoise, fondé sur ses qualités structurelles et prosodiques. Michaux met en avant la souplesse de sa syntaxe, l'élégance concise de ses mots monosyllabiques, ainsi que la fluidité rythmique de son phrasé, qui la prédispose naturellement au chant. Cette musicalité inhérente, alliée à la densité sémantique des idéogrammes, confère à la langue chinoise une puissance poétique singulière, en rupture totale avec les logiques discursives des langues occidentales. En valorisant ainsi le chinois, Michaux ne se contente pas de célébrer une langue étrangère : il y projette une forme d'idéal esthétique et spirituel, qui fait écho à sa propre quête d'un langage autre, libéré des carcans logiques et syntaxiques de l'Occident :

*La langue chinoise, elle, n'a pas été faite comme les autres, forcée par une syntaxe bousculante et ordonnatrice. Les mots n'en ont pas été construits durement,*

---

<sup>44</sup> MICHAUX, Henri, *Un Barbare en Asie, Œuvres, t.1, op.cit., p. 361.*

<sup>45</sup> *Ibid.*



*avec autorité, méthode, redondance, par l'agglomération de retentissantes syllabes, ni par voie d'étymologie. Non, des **mots d'une seule syllabe**, et cette syllabe résonne avec incertitude. La phrase chinoise ressemble à de faibles exclamations. **Un mot ne contient guère plus de trois lettres**. Souvent une consonne noyante (le n ou le g) l'enveloppe d'un son de gong.*

*Enfin, pour être encore **plus près de la nature, cette langue est chantée**. Il y a quatre tons en langue mandarine, huit dans les dialectes du Sud de la Chine. Rien de la monotonie des autres langues. Avec le chinois, on monte, on descend, on remonte, on est à mi-chemin, **on s'élançe**.<sup>46</sup>*

L'éloge que Michaux adresse à la langue chinoise parlée s'étend également à son système d'écriture, qu'il admire pour sa force suggestive et sa logique métonymique. Il voit dans les caractères typographiques chinois une tentative de représentation du monde par le détail, apte à condenser en un signe une réalité plus vaste. Ce principe de composition, bien que limitatif selon lui, confère au chinois une puissance de figuration unique, qui aurait pu, selon ses propres mots, faire de cette langue une langue universelle :

*Dans la création des caractères chinois, ce manque de don pour l'ensemble massif, et pour le spontané, et **ce goût de prendre un détail pour signifier l'ensemble** est beaucoup plus frappant encore et fait que le chinois, qui aurait pu être une langue universelle, n'a jamais, sauf le cas de la Corée et du Japon, franchi la frontière de Chine et passe même pour la plus difficile des langues.<sup>47</sup>*

Cette tension entre le potentiel universel des idéogrammes et leur fermeture culturelle fascine Michaux, qui y perçoit à la fois une richesse sémiotique et une forme d'échec historique. Toutefois, cette admiration pour la langue chinoise ne s'étend pas à d'autres langues d'Asie. À l'instar de ce qu'il écrit sur le *hindi*, Michaux témoigne d'une vive antipathie envers la langue japonaise, qu'il dévalue en la ramenant à une langue instinctive, presque animale. Ainsi, à la subtilité analytique

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 361.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.364-365.



du chinois s'oppose, dans sa perspective, la rudesse ou la trivialité de langues qu'il juge inférieures.

*Aucun acteur au monde n'est aussi braillard que le Japonais avec un résultat aussi maigre. Il ne dit pas sa langue, il la miaule, l'éructe, et brome, barrit, brait, hennit, gesticule comme un possédé et malgré ça, je ne le crois pas.*

*Il fait ça « à côté », « décorativement ». Ses contorsions effroyables pour exprimer sa douleur sont l'expression du mal de chien qu'il se donne pour représenter la douleur, douleur mimée par un homme qui ne sait plus ce que c'est, esthète devant un public esthète qui n'en sait pas davantage.*

*Il pleure, il gémit ; une grande carcasse de gémissements sur laquelle il n'y a rien à prendre.*

*Comme le sourire japonais qui ne montre que des dents, l'amabilité ne passe pas.*

*Avec des voix de vieux scrogneugneux, essayant de rendre importantes leur pacotille, leurs histoires de vendettas, avec des gémissements prolongés, des syllabes filées de chattes en chaleur la nuit dans la solitude et l'exaspération nerveuse, les acteurs japonais sont les êtres les plus grinçants de toute l'Asie (chanteuses coréennes y compris)<sup>48</sup>*

Certes, dans ce passage extrait d'*Un Barbare en Asie*, c'est avant tout l'expression artistique du théâtre japonais — en particulier le *nô* — qui se trouve dépréciée. Toutefois, la critique formulée par Michaux déborde largement le cadre esthétique : elle s'étend violemment à la langue japonaise elle-même, qui devient l'objet d'un véritable acharnement verbal. À ses yeux, le *nô* constitue une forme théâtrale d'une extrême médiocrité, précisément parce qu'il s'écarte radicalement des codes mimétiques hérités de la tradition occidentale, notamment ceux formulés par Aristote.

Michaux mobilise un vocabulaire fortement péjoratif pour qualifier le jeu des comédiens, qu'il associe à une cacophonie animale : « ils miaulent, éructent, braillent, barrissent, brayent, hennissent », autant de verbes qui animalisent les acteurs et suggèrent un débordement incontrôlé des affects. Loin d'exprimer une

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.389.



douleur authentique, leurs gestes sont décrits comme de simples contorsions « décoratives », déconnectées de toute intériorité réelle. Il s'attaque ainsi à la théâtralité japonaise qu'il perçoit comme artificielle, creuse, voire caricaturale, suggérant que l'expression scénique — sourire compris — n'est qu'un masque mécanique, une exhibition dénuée de sincérité : un simple « affichage de dents ».

Par cette critique, Michaux remet en cause non seulement l'efficacité dramatique du théâtre japonais, mais plus fondamentalement sa capacité à produire une émotion vraie. À ses yeux, cette exubérance formelle, ce maniérisme excessif, révèlent une incapacité à rendre compte d'une expérience humaine authentique. De manière sous-jacente, c'est donc aussi la langue japonaise elle-même qui est disqualifiée. Elle semble, dans sa logique phonique et expressive, inapte à servir de médium pour un art de la représentation tragique ou mimétique. Ce jugement rappelle, en creux, celui d'Ernest Renan qui, à propos de la langue chinoise, affirmait qu'elle ne permettait guère plus qu'une « littérature légère de petit aloi<sup>49</sup> ». Pour Michaux, la langue japonaise semble suivre un destin similaire : elle ne serait pas à la hauteur des exigences des arts de la scène, en raison de son étrangeté phonétique, de son expressivité jugée outrancière, et de son inadéquation avec les canons esthétiques occidentaux.

### 3. Bouvier et l'appel à la compréhension de l'Orient

L'un des grands enjeux de l'écriture viatique chez Nicolas Bouvier réside dans sa volonté de démontrer la possibilité d'une véritable rencontre entre l'Occident et l'Orient — à condition toutefois que l'on parvienne à sonder en profondeur ce qu'il nomme l'« âme<sup>50</sup> » de l'Autre. Cette quête silencieuse innerve son œuvre et donne naissance à une écriture de la réconciliation, orientée à rebours des prophéties pessimistes de Kipling<sup>51</sup>, selon lesquelles l'Ouest et l'Est ne pourront jamais se rencontrer.

---

<sup>49</sup> RENAN, Ernest, *De l'origine du langage*, *op.cit.*, p. 98.

<sup>50</sup> BOUVIER, Nicolas, *Chronique japonaise*, *Œuvres*, éd. Gallimard, « Quarto », Paris, 2004, p. 522.

<sup>51</sup> « L'Est est l'Est, et l'Ouest est l'Oust, et jamais ils ne se rencontreront », écrivait Rudyard Kipling en 1889, dans son poème *La Ballade de l'Est et l'Ouest*.



À première vue, il pourrait sembler hasardeux, voire paradoxal, de parler du rapport qu'entretient cet écrivain « nomade » aux langues des pays traversés, tant son approche semble souvent détachée des dimensions linguistiques immédiates. Et pourtant, chez Bouvier, le peu de langue — c'est-à-dire la rareté de la communication verbale, la distance linguistique, l'humilité lexicale — rejoint ce qu'on pourrait appeler *le peu dans la langue* : une économie d'expression qui donne justement toute sa densité et sa résonance à son écriture. C'est dans cet interstice de silence, de lacune, de retenue, que naît la véritable puissance poétique et éthique de ses textes, notamment ceux relatifs à son séjour au Japon.<sup>52</sup>

Dans un passage consacré à « l'ambivalence » des Japonais face à l'étranger et à leur tendance à dissimuler ce qu'il appelle « le vrai Japon avec toutes ses épines<sup>53</sup> », Bouvier ouvre une parenthèse réflexive. Il y révèle, en filigrane, la méthode adoptée pour tenter de dire l'indicible, pour approcher un Japon secret, réfractaire à l'extériorisation et à la transparence. C'est dans cette parenthèse discrète que se dessine une poétique de l'observation patiente, du retrait respectueux comme conditions nécessaires à une écriture de l'altérité.

*Au fond, deux moyens seulement de mettre les choses en perspective : la pratique courante de la langue, et l'histoire du pays. Comme on ne peut pas faire de la grammaire, faisons de l'histoire.*<sup>54</sup>

Certes, lorsque Nicolas Bouvier s'efforce de sonder l'âme des peuples qu'il rencontre, il s'appuie sur une lecture attentive de leur Histoire. Mais cette approche ne l'empêche nullement de croiser ce regard historique avec une attention fine portée aux langues et aux formes d'expression artistique des pays visités. Contrairement à Henri Michaux, qui adopte souvent un ton sarcastique et brutal,

---

<sup>52</sup> UNIVERSITÉ MEIJIKUIN et LÉVY, Jacques, « Le peu de la langue. Nicolas Bouvier et le japonais », *Fabula / Les colloques*, dossier « Usages de Nicolas Bouvier », mis en ligne le 20/03/2017 ; [en ligne] <http://www.fabula.org/colloques/document4386.php> , page consultée le 10/04/2025.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> BOUVIER, Nicolas, *Le Vide et le Plein*, Paris, Gallimard, « Folio », 2012, p. 106.



notamment à l'égard du théâtre japonais, Bouvier choisit une posture d'écoute patiente et de disponibilité sensible.

Là où Michaux voit dans le *nô* une forme figée, grotesque ou inintelligible, Bouvier invite le voyageur à suspendre ses jugements hâtifs, à dépasser la stupeur initiale que suscite cet art déroutant. Il recommande de s'ouvrir à l'étrangeté de cette forme théâtrale, de lui accorder le temps nécessaire pour en percevoir la lente magie. Ce n'est qu'à ce prix, suggère-t-il, que l'on peut se laisser emporter par la beauté rare et nocturne de cette forme dramatique, aux antipodes du théâtre occidental :

*Le plus étonnant est que ces musiciens aux allures de suppliciés, ces récitants immobiles, doigts serrés sur l'éventail, qui vous décrochent par rafales un texte que je ne comprends pas, cette musique si lente, si péniblement attachée, possède un tel pouvoir incantatoire, une magie si souveraine que l'auditeur étranger, à peine revenu de sa stupeur, est proprement « emballé », emporté par plus fort que lui dans l'espace nocturne et raréfié du nô.*<sup>55</sup>

Pour Bouvier, tout passe par une forme d'acuité sensorielle : c'est par les sens, en particulier par l'écoute et le regard attentifs, que l'on peut espérer franchir les frontières culturelles et accéder à ce qu'il nomme l'« âme<sup>56</sup> » de l'Autre. Mais cette sensibilité ne saurait se limiter à une réception purement esthétique. Au-delà de la perception visuelle, il faut également mobiliser une écoute fine, une attention auditive capable de capter les nuances, les rythmes et les seuils qui marquent les frontières linguistiques.

Cette idée se manifeste de manière particulièrement significative dans un passage où l'écrivain relate son approche de la frontière gréco-yougoslave. Loin de décrire cette limite en termes strictement géopolitiques, Bouvier en restitue l'expérience à travers une perception sensorielle intense, où la langue elle-même devient un territoire. La variation phonétique, l'altération soudaine des sonorités, suffisent à signaler un basculement identitaire. La langue devient ainsi l'un des premiers marqueurs du passage de l'un à l'autre — et du déplacement de soi :

---

<sup>55</sup> BOUVIER, Nicolas, *Chronique japonaise, Œuvres, op.cit.*, p. 544.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 522.



*Lorsqu'on quitte la Yougoslavie pour la Grèce, le bleu – la couleur des Balkans – vous suit, mais il change de nature; on passe d'un bleu nuit un peu sourd à un bleu marin d'une intense gaîté, qui agit sur les nerfs comme de la caféine. **Et c'est heureux, parce que le rythme des conversations et des échanges s'est beaucoup précipité. On avait pris l'habitude d'expliquer lentement – et plutôt deux fois qu'une – en s'attardant sur les mots le temps que la compréhension chemine. Dès la frontière c'est superflu : l'interlocuteur vous interrompt au milieu des phrases d'un geste impatient – il est au fait – et vous parlez encore, qu'il s'est déjà lancé dans l'espèce de pantomime emportée qui contient sa réponse.***<sup>57</sup>

Loin de réduire l'identité d'un pays à ses seules nuances chromatiques ou aux contours de sa géographie visible, Nicolas Bouvier en perçoit les lignes de force dans les variations linguistiques que cette même géographie contribue à façonner — variations qui, à leur tour, modèlent le caractère des habitants. Adoptant par moments la posture d'un sociolinguiste attentif, il observe que la frontière culturelle ne se signale pas uniquement par des marqueurs territoriaux, mais se manifeste dans le rythme des conversations, dans les inflexions de voix ou encore dans les gestes qui accompagnent la parole. La langue devient alors une interface vivante entre l'individu et son milieu, un révélateur d'identité autant que de différence.

En cela, Bouvier rejoint certaines intuitions de Michaux, qui lui aussi perçoit dans la parole et le corps les symptômes d'un rapport à soi et à l'autre. Mais la proximité s'arrête là. Là où le regard de Michaux est souvent traversé par une violence sourde — nourrie de colère, de ressentiment ou d'ironie mordante — celui de Bouvier se distingue par une profonde empathie. Tandis que Michaux rit *contre* l'Autre, dans un geste de mise à distance critique, Bouvier choisit de rire *avec* lui, dans un partage de l'humain. Ce changement de posture, aussi subtil soit-il, engage une éthique du regard : il ne s'agit plus d'objectiver l'Autre, mais de l'accompagner, même dans le malentendu ou le silence.

---

<sup>57</sup> BOUVIER, Nicolas, *L'Usage du monde, Œuvres, op.cit.*, p. 139.



À son arrivée en Turquie, Nicolas Bouvier aborde la question du déchirement identitaire non pas de manière théorique, mais par le biais d'un détail linguistique apparemment anodin : l'observation des transcriptions insolites de mots français (désignant des plats ou des coupes de cheveux) dans une langue turque en pleine mutation. En effet, à la suite de la réforme linguistique menée par Atatürk, qui imposa l'abandon de l'alphabet arabe au profit du latin, la langue turque s'est trouvée confrontée à un processus d'occidentalisation scripturale aux résultats parfois cocasses.

Ce passage brutal à l'alphabet latin a engendré une série d'emprunts transcrits de manière phonétique, souvent étrange ou maladroite, donnant naissance à des expressions qui prêtent à sourire. Des noms de mets français ou de coiffures deviennent ainsi des néologismes déformés, comme *Fileminyön*, *Agno alobergine* ou encore *Kudefer & Misenpli*. Ces formulations fantaisistes, relevées par Bouvier et son compagnon de route Thierry Vernet, deviennent un véritable passe-temps : un petit jeu complice qui leur permet d'échapper à la lassitude ou à la fatigue du voyage :

*Le soir, nous nous retrouvions harassés et bredouilles avec pour toute consolation les singulières orthographe turques : **Fileminyön... Agno alobergine... Kudefer & Misenpli...** que l'œil, entre deux visites, relevait au vol sur le menu d'un restaurant ou dans la vitrine d'un coiffeur.*<sup>58</sup>

À travers cette anecdote légère, Bouvier capte les effets concrets — parfois burlesques — des frictions culturelles et linguistiques, révélant une Turquie en pleine transition identitaire, prise entre héritage ottoman et aspiration occidentale. Sous le rire, affleure le trouble d'un monde en recomposition.

Mais au-delà de la légèreté apparente du ton et de l'humour complice partagé avec Thierry Vernet, Bouvier esquisse peut-être, en filigrane, une réflexion plus profonde sur les implications politiques de ce qu'on appelle en turc *Harf Devrimi* — la « Révolution des signes ». Mise en œuvre le 1er novembre 1928 par Mustafa Kemal Atatürk, cette réforme visait à substituer à l'alphabet arabe, utilisé sous l'Empire ottoman pour transcrire le turc, un alphabet spécifique inspiré du latin.

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 82.



Officiellement, cette mutation graphique s'inscrivait dans un vaste projet de modernisation et de sécularisation du pays, et devait permettre — selon les mots mêmes d'Atatürk — de « purifier » la langue turque en l'affranchissant de ses liens avec l'héritage arabo-persan. Pourtant, face aux emprunts lexicaux français transcrits de façon approximative et phonétiquement instable, tels que *Fileminyön* ou *Misenpli*, Bouvier laisse poindre une forme de scepticisme. Ces glissements orthographiques, à la fois comiques et révélateurs, invitent à s'interroger sur les effets concrets de cette politique linguistique : en cherchant à occidentaliser et à clarifier la langue, n'a-t-on pas introduit de nouvelles formes de confusion ou de désancrage culturel ? Sous cette anecdote, se profile donc une critique douce, presque imperceptible, des limites de cette réforme : loin de constituer une « purification » linguistique, elle semble au contraire avoir engendré une hybridation parfois absurde, symptôme des tensions profondes entre modernité imposée et traditions vivantes.

Fidèle à sa démarche d'observateur attentif des réalités sociolinguistiques, Nicolas Bouvier se montre particulièrement sensible au bilinguisme iranien, tel qu'il se manifeste dans la coexistence de deux communautés linguistiques distinctes au sein d'un même espace national. À ses yeux, certaines villes deviennent de véritables seuils de bascule identitaire, comme Mianeh<sup>59</sup>, perçue non seulement comme une frontière géographique, mais aussi comme une ligne de partage entre deux langues — et, au-delà, entre deux imaginaires culturels. D'un côté, l'azéri, langue turcique ; de l'autre, le persan, issu d'un tout autre univers linguistique et symbolique :

*Mianeh est aussi la frontière de deux langues : en deçà, l'azéri où l'on compte ainsi jusqu'à cinq : bir, iki, ütch, dört, bêch; au-delà, le persan : yek, do, sé, tchâr, penj. Il n'y a qu'à comparer ces séries pour comprendre avec quel plaisir l'oreille passe de la première à la seconde. L'azéri – surtout chanté par les formidables commères de Tabriz – a pourtant sa beauté, mais c'est une langue*

---

<sup>59</sup> Mianeh est à environ 439 km au nord-ouest de Téhéran et à environ 187 km au sud-est de la plus grande ville et capitale de l'Azerbaïdjan oriental, Tabriz.



*âpre, faite pour la bourrasque et la neige; aucun soleil là-dedans. Tandis que le persan : chaud, délié, civil avec une pointe de lassitude : une langue pour l'été.* <sup>60</sup>

Cette manière de décrire les langues selon une sensibilité sensorielle et climatique montre bien que, pour Bouvier, la langue dépasse largement son simple rôle de code de communication. Elle est, dans sa matérialité phonique et dans ses rythmes, façonnée par le climat, le paysage, les conditions de vie. L'azéri, rude et percutant, semble taillé pour les vents froids du Nord-Ouest iranien, alors que le persan, fluide et alangui, s'accorde mieux aux lumières tamisées et à la chaleur du Sud. Ainsi, chaque langue devient le reflet d'un environnement, l'écho d'un territoire, et l'expression d'un imaginaire forgé par les éléments.

Par un subtil raisonnement concessif, Bouvier reconnaît à la langue azérie une forme de beauté — notamment dans sa fonction chantée — avant de lui attribuer un caractère rugueux et hivernal, opposé au lyrisme estival du persan. Ce contraste souligne une idée essentielle dans son écriture : les langues ne sont pas neutres, elles portent la trace de leur terre d'origine, elles sont elles-mêmes des paysages. En ce sens, le langage devient une géographie intérieure, et l'oreille du voyageur, un instrument d'exploration culturelle.

Si la ville iranienne de Mianeh incarne le bilinguisme à travers la coexistence de deux communautés linguistiques nettement identifiables, la principauté de Kaboul se présente, quant à elle, comme une manifestation extrême du multilinguisme, véritable mosaïque ethnique et linguistique. Cette diversité, à la fois fascinante et déconcertante, semble renvoyer à Bouvier une image démultipliée et presque déformée de sa propre Suisse natale, multilingue elle aussi, mais selon une logique bien plus ordonnée et pacifiée :

*La population de la principauté de Kaboul est très variée : dans les vallées et dans les plaines il y a des Türk, des Aïmak et des Arabes. Dans les villes ce sont les Sartes qui dominant; dans d'autres villages du district sont établis des Tadjik, des Bereki, des Afghans. On parle, dans la principauté, environ onze à douze langues telles que*

---

<sup>60</sup> BOUVIER, Nicolas, *L'Usage du monde, Œuvres, op.cit.*, p. 248.



*l'arabe, le persan, le türk, le mongol, l'hindi, l'afghan... en aucun autre pays au monde on ne rencontre pareille diversité de populations et d'idiomes...*<sup>61</sup>

Curieusement, Bouvier ne s'attarde pas sur les tensions politiques ou identitaires que pourrait engendrer une telle hétérogénéité linguistique. Il ne s'interroge ni sur les dynamiques de domination entre ces langues ni sur le potentiel centrifuge de cette diversité, alors que l'histoire montre que le multilinguisme, lorsqu'il n'est pas encadré par une structure institutionnelle stable, peut exacerber les conflits interethniques et renforcer les déséquilibres de pouvoir. Car les langues, loin d'être de simples vecteurs neutres de communication, sont souvent les signes visibles d'inégalités plus profondes, en particulier lorsqu'elles incarnent symboliquement des rapports de hiérarchie politique, sociale ou économique.

Bouvier, pourtant, semble se contenter de s'émerveiller devant cette profusion de parlers et d'ethnies, comme s'il reconnaissait dans la Kaboul bigarrée une version démesurée de sa propre patrie. Là où la Suisse parvient à faire cohabiter pacifiquement quatre langues nationales (allemand, français, italien et romanche), Kaboul apparaît comme une Suisse d'Orient démultipliée, mais à l'harmonie plus incertaine. Cette absence de jugement tranché révèle, chez Bouvier, une attitude profondément différente de celle de certains orientalistes classiques. Contrairement à un Ernest Renan, à un Engelbert Kaempfer ou à un Henri Michaux, qui adoptent volontiers un discours de surplomb, souvent teinté de condescendance, Bouvier privilégie une posture d'humilité et d'écoute.

C'est cette ouverture à l'altérité qu'il manifeste également dans *Chronique japonaise*, lorsqu'il reproche à Kaempfer son incapacité à saisir la profondeur spirituelle du shintoïsme japonais. Selon lui, le voyageur allemand est passé à côté de l'essentiel, en abordant cette religion à travers des catégories de pensée occidentales inadaptées. Pour Bouvier, le shintoïsme n'est pas un système de dogmes à interpréter mais une forme de gratitude diffuse et fervente qui s'exprime par des gestes, des sons, des rites corporels :

---

<sup>61</sup> BOUVIER, Nicolas, *Chronique japonaise, Œuvres, op.cit.*, p. 351.



*Une gratitude obscure et fervente qui ne s'exprime pas en dogmes, mais se danse presque journallement dans les sanctuaires shinto au son du tambour, de la flûte, du koto (une harpe posée à plat) et du petit orgue à bouche<sup>62</sup>.*

Le comble de l'exotisme, pour Bouvier, réside dans cette musique rituelle, étrange et envoûtante, dont il loue la puissance suggestive en dépit de sa simplicité technique. Par une concession habile destinée à ne pas heurter le lecteur occidental, il reconnaît que cette musique peut paraître pauvre ou monotone selon les standards occidentaux, mais souligne son pouvoir d'évocation :

*Pas très variée ni harmonieuse peut-être pour nos oreilles faites à des sauces plus riches, mais d'un pouvoir si évident qu'au bout d'un moment on se retourne tout de même pour s'assurer que les arbres sous lesquels on était assis ne sont pas en train de prendre à la file indienne le chemin du Grand Temple d'Amaterasu en Ise.<sup>63</sup>*

À l'image d'un ethnologue sensible à la part invisible des cultures, Bouvier passe de la description à l'interprétation. Il nous invite à lire le shintoïsme japonais non pas comme une religion au sens doctrinal occidental, mais comme une partition orchestrale, à écouter plus qu'à analyser. En cela, il rejoint l'approche de Claude Lévi-Strauss qui appelait à penser le mythe « simultanément dans le langage et au-delà<sup>64</sup> » du langage . Chez Bouvier, la musique, les rites, les langues et les gestes forment les voix d'une polyphonie discrète qu'il s'efforce de déchiffrer avec tact et sensibilité.

### **Conclusion :**

Le voyage est d'abord géographique — c'est là sa vocation première —, mais il revêt surtout une dimension profondément interculturelle. Il ouvre au voyageur l'accès à d'autres systèmes de pensée, à des univers d'images et à une conception du monde différente tout en l'obligeant à se confronter à lui-même dans un jeu de miroirs, d'écarts, de confrontations et de rapprochements qui participent à la construction de son identité. Ce processus introspectif est nourri, entre autres, par

---

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 508.

<sup>64</sup> LÉVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie structurale*, éd. Pion, Paris, 1958, p. 230.



l'expérience linguistique : le voyageur rencontre la langue de l'Autre, en perçoit les inflexions, les rythmes, les références implicites et tout ce qui constitue l'imaginaire de ses locuteurs.

Cependant, les discours produits par le voyageur sur les langues de l'Autre sont souvent chargés de stéréotypes et de jugements préconçus. Henri Michaux, notamment, ne manque jamais de qualifier — parfois crûment — les langues qu'il entend au cours de ses traversées de l'Asie, où il juge le *hindi*, le *bengali*, le chinois, le japonais, le tamoul, entre autres. Sa réflexion sur ces langues est fréquemment traversée par une forme de violence poétique révélatrice, au fond, d'une posture suprématiste de l'Occidentale.

Certes Michaux exprime un désir d'expatriation — un mouvement vers l'ailleurs —, mais cette dynamique s'apparente plutôt à une forme d'**exmatriation**, entendue comme une rupture radicale avec son socle identitaire. Son écriture semble ainsi hantée par l'impossibilité d'une appartenance stable, pourtant, cette quête d'altérité reste marquée par une tension interne entre fascination et rejet, ce qui inscrit son œuvre viatique dans la lignée d'un orientalisme parfois critique, mais toujours ambivalent.

À l'inverse, Nicolas Bouvier adopte un regard plus apaisé, plus conciliant. S'il fait lui aussi de l'Asie une sorte de seconde matrice, ses propos sur les langues des Asiatiques, bien que plus discrets, évitent l'agression ou la moquerie. Ils s'inscrivent dans une volonté de rapprochement entre l'Orient et l'Occident, défiant ainsi le pessimisme d'un Kipling pour qui l'Est et l'Ouest ne pourront jamais se rencontrer. Bouvier cherche ainsi moins à idéaliser qu'à restituer avec justesse : il poursuit l'authenticité d'une émotion, d'une anecdote, d'un paysage. Son Japon n'est ni exotisé ni travesti ; il est éprouvé dans sa densité, dans ses silences, dans ses malentendus mêmes. À l'image d'un Amin Maalouf dans *Les Identités meurtrières* (1998), le voyageur suisse semble suggérer que l'appartenance la plus essentielle, au-delà de la langue identitaire<sup>65</sup> ou des déterminismes culturels, est sans doute l'appartenance à l'humanité commune.

---

<sup>65</sup> Par opposition à *langue globale*, qui, à ce jour, est incontestablement l'anglais.



## Bibliographie :

### Œuvres étudiées :

BOUVIER, Nicolas, *L'Usage du monde, Œuvres*, éd. Gallimard, « Quarto », Paris, 2004.

BOUVIER, Nicolas, *Chronique japonaise, Œuvres*, éd. Gallimard, « Quarto », Paris, 2004.

MICHAUX, Henri, *Ecuador, Œuvres complètes*, t.1, éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1998.

MICHAUX, Henri, *Un barbare en Asie, Œuvres complètes*, t.1, éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1998.

### Œuvres consultées :

BOUCHER, Jean, *Le bouquet sacré des plus belles fleurs de la Terre Sainte*, Caen, Jacques Mangeant, 1621, dans Marie-Christine Gomez-Géraud, « Arabe et Arabie : enquête sur les récits des pèlerins à Jérusalem (1550- 1615) » dir. Ralph Heyndels, *Travaux de Littérature - Les Écrivains français et le monde arabe*, ADIREL, n. XXIII, 2010.

BOUVIER, Nicolas, *Le Vide et le Plein*, Gallimard, « Folio », Paris, 2012.

BOUVIER, Nicolas, *Réflexions sur l'espace et l'écriture* in *Œuvres*, éd. Gallimard, « Quarto », Paris, 2004.

DIDEROT, Denis, *Voyage de Hollande, Œuvres inédites de Diderot*, J.L.J. Brière Libraire, Paris, 1821.

**KIPLING, Rudyard**, *La Ballade de l'Est et de l'Ouest*, trad. Louis Fabulet et Robert d'Humières, in *Ballades de la caserne*, Mercure de France, Paris, 1922, pp.1-5.

**KLAPROTH, Julius**, *Asia Polyglotta, ou Classification des peuples de l'Asie d'après leur langue*, J. M. Eberhart, Paris, 1823.

LÉVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie structurale*, éd. Pion, Paris, 1958.

MICHAUX, Henri, *Passages*, Gallimard, Paris, 1988.



MICHAUX, Henri, *Quelques renseignements sur cinquante-neuf années d'existence, Œuvres complètes*, t.1, éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1998.

PEYREFITTE, Alain, *Quand la Chine s'éveillera ... le monde tremblera*, éd. Fayard, Paris, 1973.

RENAN, Ernest, *De l'origine du langage*, éd. Michel Lévy, Paris, 1864.

TODOROV, Tzvetan, Préface à l'édition française de *L'Orientalisme. L'Orient crée par l'Occident*, traduit de l'américain par Catherine MALAMOUD, éd. Seuil, coll. « La couleur des idées », Paris, 2005.

### Articles et contributions dans des ouvrages collectifs :

**BÉAL, Julien**, « Le Japon sous l'objectif de Nicolas Bouvier », *Loxias*, n° 59, 2018, dossier « Autour du programme des concours 2018 », mis en ligne le 18 juin 2024. [En ligne] : <https://hal.science/hal-04514480v1> ; (consulté le 10/04/2025).

BEBRAY, Régis, « Pour exister l'Occident a besoin d'épouvantails. Entretien » in *Revue internationale et stratégique*, n° 75, 2009/3, IRIS/Armand Colin, Paris, p. 87 – 92, mis en ligne le 14/10/2009. [En ligne] <https://shs.cairn.info/revue-internationale-et-strategique-2009-3-page-87?lang=fr> ; (consulté le 10/04/2025).

BERNIER, Lucie, « Fin de siècle et exotisme : le récit de voyage en extrême-Orient », *Revue de littérature*, 2001/1 (n° 297), pages 43 à 65, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2001-1-page-43.htm> ; (consulté le 10/04/2025).

BISCHOFF, Liouba, « Nicolas Bouvier, lecteur de Montaigne », *Fabula / Les colloques*, dossier « Usages de Nicolas Bouvier », [en ligne] <http://www.fabula.org/colloques/document4379.php> ; (consulté le 10/04/2025).

BOGDAN, Henry, « Histoire : Les Turcs ottomans à l'assaut de l'Europe », *Theatrum Belli*, article mis en ligne le 27 janvier 2019, [en ligne] <https://theatrum-belli.com/histoire-les-turcs-ottomans-a-lassaut-de-leurope/> ; (consulté le 10/04/2025).



CHENG, François, « *Henri Michaux, poète français contemporain* », *Études Françaises*, n° 4, Wuhan, 19979, pp. 1-14.

GERNET, Jacques, « Logique du discours et logique combinatoire », *Études chinoises*, n°22, 2003. pp. 19-46, article mis en ligne le 08/11/2019 ; [en ligne] [https://www.persee.fr/doc/etchi\\_0755-5857\\_2003\\_num\\_22\\_1\\_1323](https://www.persee.fr/doc/etchi_0755-5857_2003_num_22_1_1323) ; (consulté le 10/04/2025).

GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine , « Arabe et Arabie : enquête sur les récits des pèlerins à Jérusalem (1550- 1615) », in HEYNDELS, Ralph (dir.), *Les écrivains français et le monde arabe, Travaux de littérature*, n°23, Droz/ADIREL, Genève, 2010, p. 71-95.

HALPERN, Anne-Élisabeth, « Segalen, Michaux : pour approcher une poétique de l'exmatriation » in *Ce que le poème dit du poème : Segalen, Baudelaire, Callimaque, Gauguin, Macé, Michaux, Saint-John Perse*, Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis , 2005, mis en ligne le 25 novembre 2021. [En ligne]: <<http://books.openedition.org/puv/440>>. ISBN : 9782842929329. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.puv.440> ; (consulté le 10/04/2025).

HOUDEBINE, Anne-Marie, « De l'imaginaire linguistique à l'imaginaire culturel » in *La linguistique*, vol. 51, n°1, 2015, p. 3 - 40, Éditions Presses Universitaires de France (PUF), Paris, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2015-1-page-3.htm> ; (consulté le 10/04/2025.)

UNIVERSITÉ MEIJIGAKUIN et LÉVY, Jacques, « Le peu de la langue. Nicolas Bouvier et le japonais » in *Fabula / Les colloques*, dossier « Usages de Nicolas Bouvier », mis en ligne le 17/03/2017, [en ligne] <http://www.fabula.org/colloques/document4386.php> ; (consulté le 10/04/2025).

YANG, Liu, « Un autre regard d'Henri Michaux » in Christian Morzewski et Qian Linsen (dir.), *Les écrivains français du XXe siècle et la Chine*, éd. Artois Presses Université, coll. « Lettres et civilisations étrangères », Arras, 2001, p. 155-160 ; [en ligne] <https://books.openedition.org/apu/9898?lang=fr#ftn1> ; (consulté le 10/04/2025).